



action poétique

aragon
yannis ritsos
guillevic
jean tortel
georges arnaud
andré libérati
robert amat
andré laude
marc braet
jean perret
michel boldych
pierre guidi
yves vecciani
michel raffaelli
colette aubien
gabriel vialle
jo guglielmi
jean malrieu
henri deluy

N° 6 — Août 1959
Revue trimestrielle

action poétique

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1959	SOMMAIRE	N° 6
		Pages
Editorial	A. P.	1
Robert Desnos	ARAGON	3
Yannis Ritsos	Robert AMAT	5
Poèmes	Yannis RITSOS	6
Le matin du bouvreuil	GUILLEVIC	8
Poème	Jean TORTEL	9
Chez G. Arnaud	André LIBÉRATI	10
Le nuage	Georges ARNAUD	11
Dictature des ombres	André LAUDE	13
Poème	Marc BRAET	15
Poème	Jean PERRET	16
Prélude	Michel BOLDYCH	17
Stricte vérité	Pierre GUIDI	17
Cette ville	Yves VECCIANI	18
Opinions		
	Pierre DELLA FAILLE - David SCHEIBERT	
	Jean ROUSSELOT - Andrée BARRET	19
Chroniques		
Bela Bartók	Michel RAFFAELLI	21
Enquête sur la jeune peinture	Colette AUBIEN	22
Cinéma	Gabriel VIALLE	24
Notes de lecture :		
	Jo GUGLIELMI - Jean MALRIEU - Henri DELUY	28

Couverture de Michel RAFFAELLI

On s'est plus à représenter le poète sous l'aspect d'un Pierrot lunaire : cheveux longs, cravate lavalière. Une fleur à la main, les yeux au ciel, il s'avance avec son cortège d'oiseaux et de feuilles mortes... Cette légende est caricaturale, mais beaucoup s'en contentent. Les plus cultivés, quand ils ont le temps d'y songer, considèrent que la poésie est un jeu, un « raffinement intellectuel ». D'autres, aux intentions plus précises, aux desseins plus fermes, rangent le poète parmi ces « intellectuels, exhibitionnistes du cœur et de l'esprit » dont la Nation n'a que faire en ces instants de superbe grandeur. Et la poésie passera, elle aussi, par la question si elle ne crie pas avec les loups.

Tant de chemins divers pour défigurer la poésie, l'émasculer, tant de soins pour encager ce qui est la foudre !

Il existe une conception plus virile de la liberté et de l'honneur, de la réalité de l'homme-poète. Répétons-la après Lautréamont : « La poésie a pour but la vérité pratique ».

Nous faisons nôtre cette position d'Eluard qui, en 1936, dans *Donner à voir*, écrivait que les temps étaient venus où le poète avait le droit et le devoir de soutenir qu'il était profondément engagé dans la vie des autres hommes, dans la lutte commune. Il s'agit là non seulement d'un droit et d'un devoir, mais de la condition humaine, la condition du poète : il ne peut faire autrement. Et l'oubli, ou même la volonté d'oubli, ne supprime pas la nécessité. Le poète est un homme vivant. En écrivant, il agit. Nous pensons que tout acte est social, s'inscrit dans l'immense contexte de la vie sociale : acheter un kilo de pommes de terre et faire un poème. Nous pensons que tout poème est politique, au sens large du terme. Cela soulève bien des questions, bien des problèmes. Nous ne saurions les aborder ici dans leur ensemble. Nous y reviendrons. A vous, amis et lecteurs, de participer à la discussion, quelle que soit votre opinion. A vous d'apporter votre contribution. Car nous sommes là au cœur du débat.

Nous ne sommes pas des législateurs de bonne conscience. Nous sommes des citoyens responsables. Nous gagnons notre vie, nous usons nos souliers, nous combattons pour défendre les libertés, pour que cessent la misère et la guerre. Et nous sommes poètes. Cela étonne. Cela est pourtant tout naturel.

Comment pourrions-nous être poètes, et rester insensibles à la mort quotidienne, et organisée, des meilleurs, comment pourrions-nous cotoyer la torture, entendre les cris des êtres broyés et laisser l'horreur, la révolte hors de la poésie. La poésie n'a d'autres frontières que celles de la vie. Il n'y a pas un domaine poétique clos, chasse gardée des élus. Pas plus qu'il n'y a de mots poétiques, d'autres qui ne le sont pas. La poésie embrasse tout. Au poète d'en connaître les exigences et la passion. D'aborder le plan de la qualité, condition essentielle, avec toute la rigueur nécessaire.

Jadis il existait les « poètes maudits ». Aujourd'hui, quand les poètes persèverent dans le non-conformisme, on les assassine, aussi bien Artaud par l'électro-choc que Desnos dans les camps d'extermination.

Nous nous adressons à ceux qu'une certaine conception de la poésie a aliénés. Nous les savons honnêtes, et abusés. Ce sont eux, les hommes qui se croient entièrement libres, qui nous déniaient le droit d'être poète-citoyen. Non poète et citoyen, car eux sont poètes (et parfois bons poètes) et puis, leur travail terminé, l'encre à peine séchée, ils sont citoyens. lisent le journal, s'indignent. Leur colère passée, ils retournent dans leur tour d'ivoire. Du moins, ils le croient...

Nous disons « honte à ceux qui se partagent ». Sont-ce des hommes ou de purs esprits ?

Écoutons Tristan Tzara répondre à ceux qui croient que la poésie est incompatible avec l'action, l'action avec la poésie : « Lorsque la poésie élève à la conscience l'indignation universelle, peut-on encore nier qu'elle soit action engendreuse d'événements, qu'elle marche à l'avant-garde de l'esprit en fertilisant les exigences de la liberté ».

Cela ne signifie pas que nous ne concevions la poésie que comme une arme à la pointe du combat social. Les poèmes publiés ici même en font foi. L'A.P. ouvre ses rangs à tous ceux qui cherchent honnêtement et sincèrement. Elle s'attache à l'élaboration d'une plate-forme de la poésie nouvelle. Elle se veut lieu de rencontre et de confrontation.

Mais elle se doit de marquer avec force son opposition à toute entreprise de mystification, consciente ou pas.

Le monde est en danger. Le fascisme est passé par là. Depuis, la poésie en connaît des vertes et des pas mûres, elle en a vu des cervelles accrochées à un pan de mur, et des nuits sans lune et sans rossignol, sans étoile derrière les fumées des crématoires, elle a trébuché sur les charniers, elle a appris des métaphores, des métaphores de la peau d'un enfant en abat-jour. Elle en a par dessus la tête de l'incroyable, de l'infini, du lent vertige des gouffres métaphysiques. Les poètes ont tant reçu de coups qu'il faut les rendre avec l'usure de l'imagination et de l'amour.

Qui êtes-vous ? Etes-vous de ceux qui lisent la « Question » ou la « Gangrène », ferment le livre et dorment bien ? Etes-vous de ceux qui saisissent ou de ceux qui protestent ? Etes-vous les fils de Ponce Pilate ?

On assassine la République. Et vous respectez, diplômés de toutes les puissances le caco-chyme vieillard de l'Express qui, avant que de disparaître, se prépare à nous démobiliser pour des décades en nous proposant une république consu-laire. Et pourquoi pas, rajoute-t-il.

Et pourquoi on ne le ferait pas monter au cocotier, et on secouerait bien fort.

Le cri séditionnel aujourd'hui, c'est « Vive la République », Et les poètes-citoyens la défendront.

a. p.

ROBERT DESNOS (1)

Tu portais dans ta voix comme un chant de Nerval
 Quand tu parlais du sang jeune homme singulier
 Scandant la cruauté de tes vers réguliers
 Le rire des bouchers t'escortait dans les Halles.

Parmi les diables chargés de chair tu noyais
 Je ne sais quels chagrins ou bien quels *blue devils*
 Tu traînais au bal derrière l'Hôtel-de-Ville
 Dans les ombres Koscher d'un Quatorze-Juillet

Tu avais en ces jours ces accents de gageure
 Que j'entends retentir à travers les années
 Poète de vingt ans d'avance assassiné
 Et que vengeaient déjà le blasphème et l'injure

Tu parcourais la vie avec des yeux royaux
 Quand je t'ai rencontré revenant du Maroc
 C'était un temps maudit peuplé de gens baroques
 Qui jouaient dans la brume à des jeux déloyaux

Debout sous un porche avec un cornet de frites
 Te voilà par mauvais temps près de Saint Merry
 Dévisageant le monde avec effronterie
 De ton regard pareil à celui d'Amphitrite

Enorme et palpitant d'une pâle buée
 Et le sol à ton pied comme au sien nu l'écume
 Se couvre de mégots de crachats de légumes
 Dans le pas de la pluie et des prostituées.

Et c'est encore toi sans fin qui te promènes
 Berger des longs désirs et des songes brisés
 Sous les arbres obscurs dans les Champs-Élysées
 Jusqu'à l'épuisement de la nuit ton domaine

Tu te hâtes plus tard le long des quais Robert
 Quand Paris se défarde et peu à peu s'éteint
 Au geste machinal que fait dans le matin
 L'homme bleu qui s'en va mouchant les réverbères

O la gare de l'Est et le premier croissant
Le café noir qu'on prend près du percolateur
Les journaux frais les boulevards pleins de senteurs
Les bouches du métro qui crachent les passants

La ville un peu partout garde de ton passage
Une ombre de couleur à ses frontons salis
Et quand le jour se lève au Sacré-Cœur pâli
Quand sur le Panthéon comme un équarrissage

Le crépuscule met ses lambeaux écorchés
Quand le vent hurle aux loups dessous le Pont-au-Change
Quand le soleil au Bois roule avec les oranges
Quand la lune s'assied de clocher en clocher

Je pense à toi Desnos qui partis de Compiègne
Comme un soir en dormant tu nous en fis récit
Accomplir jusqu'au bout ta propre prophétie
Là-bas où le destin de notre siècle saigne.

Je pense à toi Desnos et je revois tes yeux
Qu'explique seulement l'avenir qu'ils reflètent
Sans cela d'où pourrait leur venir ô poète
Ce bleu qu'ils ont en eux et qui dément les cieux.

ARAGON.

(1) Ce poème, lu à une soirée en l'honneur de Robert Desnos, au C.N.E., est un fragment d'un poème plus grand, « Les poètes », à paraître en octobre 1959 (Gallimard).

YANNIS RITSOS

Né en 1908 à Monemvasie (Laconie).
Déporté à Lemnos en 1949.
Vit actuellement à Athènes.

Le néophyte qui découvre au ciel une étoile qu'il n'y connaissait pas, ne peut résister à publier sa découverte, et ce qui pour lui vient de s'ajouter à l'univers lui fait imaginer que pour autrui le monde tel qu'il le concevait auparavant est insupportablement vide. Il faut qu'il le crie, et qu'on connaisse enfin ce qui manquait aux constellations.

Le mot de génie a été galvaudé. Périodiquement, quelque critique prospectant les terres inconnues du profane, rencontre un nouvel Orphée, qu'il proclame tel d'autant plus bruyamment que le petit nombre d'initiés (il y a toujours des amoureux du rare, c'est-à-dire de la singularité de leur propre savoir) autorise le prospecteur à s'admirer lui-même.

Heureusement, Yannis Ritsos n'en est plus à être une curiosité exotique. Nul ne peut se targuer de le découvrir, depuis vingt-cinq ans qu'il est un des chefs de file de la poésie grecque contemporaine. La modestie qu'une telle constatation impose met d'autant plus à l'aise pour dire ici la puissance de Ritsos, le sens moderne de l'angoisse diffuse et de la lutte définie qui s'y révèle, et pour reprendre l'affirmation d'Aragon : « Il faut savoir le saluer, et le dire très haut, c'est un des plus grands et des plus singuliers parmi les poètes d'aujourd'hui. Pour ma part, il y a longtemps que quelque chose ne m'avait donné comme ce chant le choc violent du génie ».

S'engager dans l'univers de Ritsos, c'est se mettre entièrement sous la dépendance du guide, en des jardins nocturnes de silence et d'immobilité, où dans l'étrange lumière des fonds marins l'insolite de l'évidence imprime à l'usuel, au quotidien, des résonances inoubliables. Qu'on ne s'y trompe pas : l'accumulation ici de ces vocables — étrange, insolite, immobilité, silence — n'évoque pas de vagues clairs de lune où minaudent des statues décoratives. Il s'agit d'une glaise chaude, d'une chair vibrant dans l'attente, d'une nuit où l'amour murmure dans l'absence même du vent... Car ce n'est pas ici la nuit de l'ombre, mais la nuit de l'amour. Le mystère ici, n'est pas celui de puissances ténébreuses, mais celui du souffle fraternel de l'homme — « des poètes, des menuisiers et des pêcheurs » — au sein de la cosmogonie.

Sur Yannis Ritsos, consulter :
"Lettres Françaises", n° 660, 28 février 1957 : « La sonate au clair de lune » et n° 733, 31 juillet 1958 : 12 « Témoignages », Seghers (Collection "Autour du Monde").

COMMUNAUTÉ

Un enfant mange son pain cherchant avec ses yeux derrière
[les épaules des montagnes
Un oiseau jette l'ancre de son ombre sur un toit rouge,
Le pêcheur lance sa ligne dans la mer,
Et moi, en attendant, j'ai lancé un vers dans la profondeur
[du temps

Nous attendons tous — chacun sa propre récolte,
Pour échanger les produits que nous avons amassés pour
[nous-mêmes,
apprenant selon notre propre besoin le besoin d'autrui,
enseignant à notre patience la patience d'autrui,
beaux dans la lumière, laborieux et vertueux,
heureux de la modestie de notre vertu.

Sous l'unique arbre de la plage, la cruche enceinte, toute
[en sueur
rafraîchit l'eau, sa grande bouche fermée par une pomme
[de pin
sa bouche de terre souriante qui embaume, sanctifiée
par les baisers des poètes, des menuisiers et des pêcheurs.

LA MESSE

Le matin, quand on n'a pas encore lavé et habillé les enfants,
on entend au dehors des maisons, défilent dans la grande
les petits métiers ambulants [lumière,
la vendeuse de légumes, le marchand des glaces, le
[charbonnier,
l'aiguiseur, le chaisier, le bourrelier ; ils défilent
avec leurs modestes outils, la roue, le marteau
l'arçon, le couteau, la soie, la pelle.

Ils avancent et les devantant marchent leurs grandes voix,
Ainsi la rue [habituelles, rituelles.
devient portique d'église éclairé par les larges rayures
[divergentes
des ombres d'une colonnade invisible. Au-dessus de deux
[rangées de maisons
s'élèvent les grandes voûtes toutes blanches du jour. Et eux
avancent à l'intérieur du temple où a lieu la messe.
Leurs pauvres outils reluisent comme des ex-voto d'or. Et
[tandis

que les maisons sont encore humides à l'intérieur et tandis que
 toi-même ne te sens ni prêt ni pressé, tu sors pourtant sur
 [le seuil
 avec les gouttes d'eau dans tes cheveux, le peigne à la main.
 En face la porte de l'humble maison est une icône de la vierge
 [grandeur nature
 et le grand arçon du bourrelier, appuyé quelque part
 est la harpe de la gloire qui a une seule corde. Alors, tout ce
 [que tu fais toi toute la journée
 c'est tâcher de compléter pour les vèpres les cordes qui
 [manquent.

L'ALIBI

Elle se regarda dans la vitrine obscure de la rue déserte
 Et ainsi, comme la lumière matinale l'éclairait d'un côté
 et de l'autre son sourire amer,
 les rides profondes, à côté de ses yeux parurent.

« Je vieillis » dit-elle. Et elle sentit un doux engourdis-
 sement s'emparer de ses membres
 et aussi une force soudaine, inconnue jusqu'alors,
 Le besoin de s'accrocher quelque part, donner quelque
 chose pour rester

Elle ouvrit alors son sac pour mettre une aumône dans
 la main du mendiant
 mais il n'y avait pas de mendiant dans la rue. Son œil
 aperçut son geste dans la vitrine,
 distingua l'angoisse, une inversion, une noble astuce,
 et elle sourit de nouveau à son spectre.

Elle sortit alors son peigne et se mit à se peigner tran-
 quille-
 quille-
 ment,
 sûre d'avoir un alibi.

S'il n'existait plus de route en deçà ou au delà,
 il y avait en tout cas au fond de la vitrine obscure ces
 rides éclairées
 comme une petite échelle droite. Elle pouvait y monter.

Mais si, derrière la vitre, juste derrière son image,
 l'employé du magasin l'observait, invisible ?

Yannis RITSOS.
Témoignages.
 Traduit du grec par
 Raphaël MOSSERI.

LE MATIN DU BOUVREUIL

**Tortel, tu te souviens du bouvreuil empalé,
Depuis quand, sur un jonc que chicanait la brise.
Ce n'était pas le vent, le jonc, pas la trahison.
Il était froid, cadavre à peine, déréglé.**

**C'était un grand matin dont nous avions les clefs
Jusqu'alors et sentir notre amitié reprise,
Ton pays de Buisson, l'âge mûr : comme il grise
Quand on l'accepte et dit l'avoir même appelé.**

**Le coupable pourtant, non, ce n'était pas nous,
C'était lui, sûrement ; peut-être un bonheur fou,
C'était lui seul, c'était le hasard et c'est pire.**

**Il est en moi, depuis, le matin du bouvreuil.
Moment dont d'autres jours ont établi l'empire,
Il reste, mais pourquoi, la gloire dans le deuil.**

On ne peut pas courir après
Le linceul ni le voile blanc

On ne peut pas courir après
Les volutes du feu les mouvements du cœur

On ne peut pas courir après
L'aurore en plomb chargée l'éclair
Qui descend percer la toiture
Après le gel dans la pierre
Après la lettre dans le sac
Après le sou lancé à pile ou face
Courir après l'acte accompli

Hier une jeune fille meurt
Une femme avorte dans la peur de mourir
Ce qui est fait est fait toute parole dite
Change le monde qui l'ignore et reste bleu

Ciel lisse
Façades légèrement teintées délicieuses
Ce mouvement ne les concerne pas

CHEZ GEORGES ARNAUD

L'hôtel, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, est cossu.

Les parquets les cuivres
les fauteuils de cuir
discrètement luisent

Un épais tapis étouffait nos pas

« La première porte à votre gauche », nous dit-on, nous désignant le hall que nous venions de traverser. Surpris, nous nous retournâmes. Nous n'avions rien vu en passant ; nous avions seulement rectifié le nœud de notre cravate. Nous cherchâmes, presque à tâtons.

Une serrure
nous éclaira

le miroir était une porte

Hé bien ! chère Alice, nous savons donc, nous aussi, désormais ce qu'il y a de l'autre côté : c'est la caverne d'Ali Baba.

Elle est vaste et tendue de papiers de toutes les couleurs, les plus violentes, les plus orientales. L'or et l'argent, bien entendu, y ruissellent. Le tout est fixé aux murs par du scotch rouge, bleu, noir, orange, vert, jaune.

Nous étions médusés. Simbad nous rassura. Il portait naturellement un chandail de loup de mer. Ses yeux, qui ont la couleur de tette dernière quand elle est profonde, vous fixent à travers les flammes car sa chevelure et sa moustache sont un buisson argent.

« Tout était pris, dit-il, et ce qu'il y a de pratique dans cette tapisserie, c'est qu'on peut l'arracher à l'instant. »

Nous l'arrêtâmes : il est bien évident que, si le cadre reflète la personnalité, le gris ne lui convient guère.

Il partit à la recherche d'une chanson, plongea ses bras dans des coffres qui regorgeaient de manuscrits.

Sur ces entrées Quatre-Pattes arriva. Elle a de longs cheveux comme une naïade et parle comme chantaient les sirènes. Elle aime la roulette russe, mais n'y joue plus, comme d'autres délaissent leurs poupées, elle aime les voyages rapides,

les longues escales
es îles Fidji

Mais Arnaud revint
Le Nuage à la main

De ce Nuage la prosodie
peut paraître étrange
nous expliqua-t-il.

C'est que la phrase est soumise
à la musique »

Dont il est l'auteur. Tandis que nous listons, il fredonna d'abord, puis chanta carrément.

**C'est fou ce que le général est fier
D'avoir fait bouillir la mer**
*Ce passage, psalmodié, prend une ampleur, une élévation
toute saint-sulpicienne.*

*Mais ses cahiers et sa mémoire retiennent d'autres refrains
encore, secrets et sauvages, des airs de voyous et de corsaires
qu'il improvisait au volant de son camion.*

*Ce qui est certain, c'est que, si tout cela n'était pas perdu
au fond d'un placard, on le trouverait dans toutes ces grosses
boîtes à musique éclatantes et bariolées, plus bariolées qu'un
perroquet de pirate peut-être, mais moins que la chambre
où Georges Arnaud nous chanta cette nouvelle Chanson du
Décervelage.*

Georges ARNAUD

LE NUAGE

**Plages de lumière bleue
Filles aux longs cheveux
Doux pêcheurs paresseux
Un atoll heureux**

**Geste d'humanité, on ôta de là ces Maoris
A leur place des symboles, pour deux corps d'armée un canari
Et cinq ou six lapins
Pour le genre humain**

**Le général a dit feu
Le soleil a éclaté
L'Océan s'est retourné
Petite île montez aux cleux
Le nuage champignon
Bouche l'horizon**

**C'est fou ce que le général est fier
D'avoir fait bouillir la mer
Galvanisé de jole le Pape fait une bulle**

Des poissons morts font des tas de bulles.

**Corail atomisé
Nuée radio-active
La peste à la dérive
Au vent des charniers**

Pêcheurs pris au filet par la mort dans un linceul de cendres
Mais à Sidney on meurt d'une bouchée de sole en sauce à
Ça n'était pas bien bon [la menthe
Et mourir c'est long

Allés vagabonds
Qui courez le vaste monde
Emportez loin de nous
La grand'peur qui nous rend fous
Hélas, la terre est ronde
Pour toutes les nations

Verrons-nous donc le nuage fatal
Survoler nos cathédrales
Civilisation occidentale...

O nom de Dieu mais ça va mal

Cauchemar de nos nuits
Tombe cette pluie
Morts le feu dans les os
Morts debout dans l'eau

Hommes les reins cassés sous l'affreux poids des cancers
Nos monstrueux enfants en forme d'amphore ou de ver blanc [géants
Terreur dans le sommeil
Panique au réveil

R-gamma, mégatonnes
Quincaillerie idéaliste
Dans le ciel gloire au Christ
Et sur la terre plus personne
Où nous emmenez-vous
Beaux prédicants fous ?

Artificiers des fins du monde
Chefs de bande et de Croisades
Tendres banquiers qui menez la ronde

Vous sortirez la corde au cou

C'est vache vous l'avez dit
Pourtant c'est la vie

(Parlé, voix terne) :
Je veux dire, c'est la mort.

Georges ARNAUD.

LA DICTATURE DES OMBRES

Ombre sur ombre ils ont bâti les prisons
Les maisons closes du vice et de la bonne parole
Ombre sur ombre ils ont proclamé que l'homme
N'était que la chienlit du temps
Ils promettaient le pain et le sel
La luxuriante imagerie du vin
Ombre sur ombre ils ont adoré les statues
Grimaçantes dans les temples de la corruption
Ils ont ligoté l'esprit aux chaînes abjectes des lois
Ombre sur ombre ils ont perquisitionné
Dans les chambres ardentes du vent
Ils ont pénétré dans l'intimité de la mer
Ils ont conquis le royaume des taupes
Une bave épaisse faisait luire leurs dents
Horribles dans leur innocence simulée
Ils réinventent l'apocalypse au jour le jour
Sur les murs de la terre en lettres de feu et de sang
Ils inscrivent les mots d'ordre des famines
Ils décrètent l'état d'urgence
Contre les libertés capitales
Mais nous jaillirons des décombres
Nous les gouverneurs de la rosée
Les bergers d'astres
Nous jaillirons du vide où ils nous ont rejetés
Porteurs d'étendards et charmeurs de serpents
Et doucement doucement pour qu'ils prennent peur
Nous nous assoierons sur leurs faces de ténèbres

MES LOUPS

Mes loups sont en moi debout
Comme des millions de juges
Comme des millions de bourreaux
Je connais leur hideuse haleine
Sous le masque de sueur et de sang
Ils sont forts et câlins
Me promettent monts et merveilles
Le rubis du soleil
Dans le bol pur de l'aube
Mes loups sont impitoyables
Lourds de faims obsessionnelles
Fous de ténèbres de sanglots
Contre leurs fronts butés j'appuie
Mon front fatigué mon front volontaire
Pour les faire basculer dans le néant
Les oubliettes de la terre.

Pêcheurs pris au filet par la mort dans un linceul de cendres
Mais à Sidney on meurt d'une bouchée de sole en sauce à
Ça n'était pas bien bon [la menthe
Et mourir c'est long

Allés vagabonds
Qui courez le vaste monde
Emportez loin de nous
La grand'peur qui nous rend fous
Hélas, la terre est ronde
Pour toutes les nations

Verrons-nous donc le nuage fatal
Survoler nos cathédrales
Civilisation occidentale...

O nom de Dieu mais ça va mal

Cauchemar de nos nuits
Tombe cette pluie
Morts le feu dans les os
Morts debout dans l'eau

Hommes les reins cassés sous l'affreux poids des cancers
Nos monstrueux enfants en forme d'amphore ou de ver blanc [géants
Terreur dans le sommeil
Panique au réveil

R-gamma, mégatonnes
Quincaillerie idéaliste
Dans le ciel gloire au Christ
Et sur la terre plus personne
Où nous emmenez-vous
Beaux prédicants fous ?

Artificiers des fins du monde
Chefs de bande et de Croisades
Tendres banquiers qui menez la ronde

Vous sortirez la corde au cou

C'est vache vous l'avez dit
Pourtant c'est la vie

(Parlé, voix terne) :
Je veux dire, c'est la mort.

Georges ARNAUD.

LA REPUBLIQUE DES MAITRES ET DES ESCLAVES N'EST PAS LA NOTRE

Ma République est soleil
Ma République est poing fermé
Sur la figure des monstres
Qui rient en pleine clarté
Ma République est épée
Dans la chair meurtrie
De la jeunesse vendue aux enchères
Du crime
Ma République est otage
Au mur des crachats
Et des pelotons d'exécution
Des guillotines soigneusement huilées
Au mur des insultes
Que l'aube grise griffe
Ma République est épouse souillée
Au seuil interdit
Jeune fille nue et belle comme la tragédie
De l'Amour et de la Mort
Entre deux haies d'épines et de bourreaux
Ma République est trésor enseveli
Sous le sable du désespoir
Et du doute
Yeux cloués aux portes des cités
Des capitales de la misère
Etoile qui agonise au-dessus des semences
Ma République est ce petit carré de ciel neigeux
Qui brille avec douceur derrière les barreaux
Pour le jour interminable des prisonniers
Et pourtant il fait déjà ténébre
Avant même que le premier coq
N'ait pris sur une patte sa pose d'acteur triste
Et que la lune ne vogue dans une barque de nuages
Ma République est dans la steppe
Avec les chevaux sauvages
Leurs crinières de lumière et de vent
Ma République est tapie dans l'épi de blé
Dans la tige sonore de l'avoine
Dans les rides des mains paysannes et ouvrières
Ma République est fugitive traquée par les polices
De l'ordre et de l'orgueil
Chienne affamée d'amitié et de caresses
Ma République est cri suffocation et sanglot
Ma République est ciment d'espérance
Monument invincible de raison ardente
Aurore des pauvres des humiliés et des offensés.

André LAUDE.

Ces poèmes sont extraits d'un recueil La guerre civile, à paraître sou peu.

Mais il restait toujours
Une photo abandonnée
Dans le sombre écrin
De mon souvenir.

Un cheval agonisant dans un paysage
espagnol
Un enfant dans la boue
de la guerre,
Une amie dans les flammes bleues
d'Auschwitz

Il y avait toujours quelque part
un négatif,
Un patron noir et blanc,
Dans le cauchemar
Dans la croix de bras aimés
Toujours dans le crépuscule
De mots étouffés ;
Et parfois il me semblait
Que le vent entraînait en moi
Comme dans un charbon desséché.

Mais il reste toujours quelque part
Des hommes dans le tableau de ma confiance,
Et quand je dis combien je les aime
Ce n'est pas une pose
Et quand je dis qu'il y a toujours des hommes
Il y a toujours de l'espoir et de l'amour,
C'est si simple
Et c'est tout.

Et quand je dis
A toi qui me hais
Je ne suls pas des tiens
Tu n'es même pas un négatif pâle
Dans mon souvenir
Où tu ne fus jamais.

Traduit du flamand par le poète.

L'AVORTEMENT

**Ton ventre altéré
Ton ventre de source...**

**J'y posais ma tête ;
J'y tendais l'oreille ;
J'écoutais le bruit furtif de la vie communée,
Les confusions de notre feu.**

**Le pouvoir de créer
Logeait sous ta peau tendue
Sous la mousse abritant le secret de nos étreintes**

**Ton ventre te faisait mal
Notre inadvertance te faisait mal
Nous n'avions pas voulu cela.**

**Je tremblais de te voir pâlir
Je vérifiais le débit de ta source éclatée**

**Nos regards ne fuyaient pas la vérité contradictoire
Le possible et l'Impossible
Se fondaient dans l'injuste condition de la femme
Dans l'injuste souffrance**

**Commander à la Nature,
La dompter sans tricherie,
Ne plus rougir, être libres,
Nous savions qu'il n'en était pas encore question.**

**Lambeaux de vie, je vous accompagne
Je vous enfouis sans répugnance**

J'ai honte de ne pouvoir t'aimer autrement.

Michel BOLDYCH

PRELUDE A FILLE VILLE NOCTIFLORE

*Gens de ma rue,
Pas de volets à nos fenêtres,
Je veux vivre avec vous tout au long de la nuit*

*Braves gens,
Les guets sont des menteurs,
Ne dormez pas en paix derrière vos rideaux.*

*Citoyens, citoyennes,
Je vous lance un défi,
Nous allons bavarder de fenêtre à fenêtre jusqu'au petit matin*

*Il faut griser la nuit avec des lumières...
Vous tous laissez-moi voir...
Les rires vont passer avec des joies aux lèvres de main en
[main*

Pierre GUIDI

STRICTE VERITE

C'est donc si important d'être pauvre. Très discrètement mon père partageait son pain avec des Nord-Africains. D'autres entassent dans les rues les pavés pour de futures barricades. Les hommes se défendent comme ils peuvent contre la solitude et la misère. Leurs taudis sont parfois éblouissants. Bons et mauvais temps y tiennent plus de place que partout ailleurs. Les malades n'ont pas souvent le loisir de guérir. Et ceux qui meurent murmurent à peine pour ne pas réveiller les enfants. Car le sommeil, le sommeil seul est divin. Le sommeil est une hostie. Mon père, ma mère sont morts. Mais leur visage gravé dans la chair de l'invisible dure extraordinairement.

CETTE VILLE

C'est une ville grasse
Avec dans ses rues,
Un chien qui dort à terre
A même l'inquiétude...



C'est là qu'on leur explique
Que leurs colères sont des crimes de fous !



En ce temps-là, dans cette ville,
Où l'on machonne du poète à bouche-que-veux-tu

La fin du monde arrive
Avant partout ailleurs...

Comme un primeur
Egaré dans une arrière saison.



La fin et la mort pour tous
L'amour pour quelques-uns,
Et pour les autres l'enfer, aux parois de ciel, lisses
Comme la suite des jours...

OPINIONS

Nous commençons ici une nouvelle chronique : celle de nos amis, de nos lecteurs. Nous y publierons des extraits de lettres adressées soit à l'o.p. soit à l'un de ses rédacteurs. Ceux qui suivent n'ont pas été écrits pour le public : on en comprendra le ton. Ils ne prétendent pas non plus se répondre. Donnez votre avis, votre opinion.

De Pierre DELLA FAILLE à Gabriel COUSIN

Ceci dit, j'en arrive à mon désaccord de principe : vue de l'étranger, la France, en ce moment fait une crise d'algérite, forme nouvelle de folie collective. Cette folie tire la poésie hors de ses frontières. Les meilleurs jeunes poètes en sont atteints, et ceci est très grave : on ne mesure plus le poème à sa valeur de poème, mais à son efficacité dans le combat. Bon ou mauvais, pourvu que ça explose. Et même si ça n'explose pas, pourvu que ça dise quelque chose, vaguement (le cas de ton Speidel).

De deux choses l'une, ou bien on fait de la poésie, ou bien on fait du pamphlet. Si l'on recherche l'efficacité, on choisit le second. Si le pamphlet s'élève, il devient de la satire — et c'est le cas de "TORTURE 58", qui modernise le thème bien connu d'Aristophane. Swift a plus fait pour la libération de l'homme que les pamphlétaires bien oubliés de sa génération. Zola n'a pas non plus défendu Dreyfus avec des vers de caramel. Mais la confusion des esprits est si générale qu'on veut annexer à la poésie ce qui n'en est pas, comme la satire, le pamphlet ou le tract politique, en valeur décroissante.

Quand le poète descend dans la rue, il devient citoyen et laisse le poète chez lui. Quand un colonel fait tirer sur l'ennemi, il n'emploie pas des obus en or. L'acier est plus efficace, déchire et pulvérise bien mieux.

Impitoyablement je conclus : le poète est aussi citoyen, et citoyen en France 1959, veut dire combattant. Je respecte profondément la sainte fureur (quand je dis sainte, je veux dire sainte, comme sainte est Jeanne d'Arc ou Moïse descendant du Sinaï) qui préside à l'élaboration de ces textes de combat : quant à la poésie, elle est absente, justement absente, et ACTION POETIQUE est une contradiction dans les termes. Cette revue veut être un recueil de pamphlets et de satires greffés sur des documents. Si elle atteint ce but difficile, si elle est lue, si elle convainc ou seulement réveille des consciences, son but sera atteint. Mais pourquoi "poétique".

Entre la sainteté du poème et la sainteté de la satire, il y a la sainte colère et la sainte sérénité. Le poète, dans l'exercice de son sacerdoce doit être serein parce qu'il doit être juste. Quand à la colère, elle est le levain de la haute satire. Je te renvoie encore une fois à Swift. Le satiriste gagne la guerre, le poète organise la paix. Plus il est grand, moins il lui faut de preuves, plus il peut affirmer sans preuves grâce à l'éclatante beauté de son poème.

Quand la France sera guérie de l'Algérie et que quelques éditeurs auront fait fortune en exploitant votre tragédie — regarde donc ce qui se publie en ce moment en France et ce que revues et éditeurs

annoncent — alors viendra l'âge de la poésie qui éclate comme un météore. N'as-tu pas remarqué que Homère décrivant une guerre chante les héros des deux camps ? Mais nous sommes très loin de tout ça. Hélas. Et Homère était grec pourtant.

.....

De David SCHEINERT à DELLA FAILLE

Cette "action poétique" est une bonne action. Il est bon qu'il y ait des jeunes pour dire : "Merde aux cygnes du lac et au clair de lune quand on mène la plus imbécille des guéguerres et qu'on en prépare une autre apocalyptique celle-là..." Qu'ils disent leur opposition à la bêtise, c'est épatant, qu'ils sachent le dire en vers c'est encore mieux, qu'ils trébuchent parfois, ça n'a pas d'importance. Il n'est pas facile de faire de bons de grands poèmes sur l'actualité. Des types connus s'y sont parfois cassé la gueule. Mais il faut continuer. Là est la voie. Et ça n'empêche pas de chanter les fraises, les nichons et le printemps, bien au contraire.

.....

De Jean ROUSSELOT à Henri DELUY

Il y a longtemps que je voulais vous dire "ACTION POETIQUE" me plaît beaucoup. Il se peut bien que la conjonction à laquelle vous aspirez, tant d'années après que l'éclatement du groupe CLARTE (cf. Victor Castro) en eut consacré l'impossibilité — vous vaille, ainsi qu'à vos amis, l'incompréhension de ceux-là même qui devaient l'approuver. Je crois personnellement que révolution poétique et révolution sociale sont indissociables, et que les circonstances présentes, fort différentes de celles qui virent les surréalistes divorcer autrefois, devraient permettre une reconsidération des buts et moyens de la poésie par ceux qui lui ont si violemment dénié, au cours de ces dernières années, le droit d'être autre chose qu'un instrument — académique — de propagande politique. C'est vous dire que je trouve très juste votre "lettre à un ami" même si je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne Rochefort.

Partout ailleurs, en tout cas, je partage vos points de vue, en particulier sur la mollesse, la paresse — et j'ajouterai l'inculture des jeunes poètes, leur tendance à ronronner dans un néoclassicisme qui s'effraie de la moindre audace, ou à imiter servilement Perse et Char (ou les deux ensemble) dans un esprit guère moins académique.

.....

D'Andrée BARRET à Henri DELUY

Il y aurait beaucoup à dire en effet sur le fait qu'on semble accepter comme une évidence la conception du "Poète homme parmi les hommes" et que parallèlement on semble trouver le produit de cette conception dans une poésie tellement éloignée des vrais problèmes. Je ne voudrais pas vous exposer mon but en poésie, mais je pense qu'il rejoint de très près le vôtre. Avec toutes sortes d'embranchements qui se créent au fur et à mesure par exemple : comment "faire voir", aider à voir, la nature, sans que ce soit une évasion ? Comment ne rien cacher de la difficulté de vivre tout en restant un poète qui donne envie de vivre ? etc...

.....

BELA BARTOK

Parmi les nombreuses œuvres inscrites au catalogue Vogue Contrepoint, figurent les quatuors à cordes de Bela Bartók (nous reviendrons sur ce catalogue, sur cette maison certainement la plus éclectique des maisons françaises d'enregistrement.

Le troisième quatuor à cordes de Bela Bartók, par les quatuors Bela Bartók de Budapest sont d'une excellente qualité de gravure, la multiplicité des timbres, les très fortes oppositions entre les « piano » et « fortissimo » étalent autant de difficulté qui risquent de trahir un enregistrement même remarquablement interprété.

L'œuvre de Bela Bartók échappe, et heureusement, à une classification schématique, peut-être est-il possible encore de risquer quelques réflexions personnelles.

Cet art qui puise aux sources du folklore hongrois demeure cependant étrange, voire insolite, à l'opposé de ce qui se passe pour des musiciens espagnols, russes ou français, que l'aspect d'inspiration folklorique rend plus accessibles, plus familiers.

L'apport de la musique populaire dans l'ensemble de son œu-

vre se mêle étroitement, et peut-être spontanément, à ses recherches et à ses préoccupations sur la musique contemporains. Dans les quatuors la rigueur de l'architecture, la richesse, l'intention, la grandeur du style sont d'une nature qui ne se laisse jamais entraîner par des formules.

Inspiration jaillie du plus profond intérieur. Etrange, déroutante, toujours humaine, tirant l'auditeur par les oreilles pour l'extraire de son confort. Le génie de Bartók crie avec la force des purs sont amour de la liberté. C'est la conscience de l'homme du XX^e siècle en lutte contre l'asservissement et la haine.

Emigré aux Etats-Unis, Bela Bartók jusqu'au bout de sa vie fut un ennemi acharné de nazisme, instauré en Hongrie avec l'avènement du III^e Reich.

Le quatuor Bartók de Budapest a été fondé avec l'accord de la famille de Bartók et de la commission Bartók en Hongrie en 1950 par quatre élèves de l'Académie de Musique Liszt de Budapest, Etienne Varkonyi, Josef Hochmann, Robert Verebés et Obo Kertesz.

— Vogue Contrepoint MC 20 140.

DE LA JEUNE PEINTURE

Le mode est actuellement à la jeune peinture. Il est de bon ton de s'intéresser aux jeunes artistes. Il semble que les amateurs soient aujourd'hui hantés par la peur de laisser passer sans le remarquer une Van Gogh ou un Modigliani.

Nombreuses sont les expositions collectives où les jeunes peintres trouvent l'occasion de se faire connaître : salon d'Automne, salon des Indépendants, salon des "Peintres témoins de leur temps", salon "Comparaisons" etc...

Cet intérêt, malgré sa forme précisément souvent "intéressée", est excellent en soi, et ne peut qu'encourager les jeunes artistes.

Néanmoins, un tel état de choses entraîne inévitablement un fourmillement d'œuvres où nombreux sont les déchets. Mais pourquoi s'en plaindre ? Pour que les bons peintres apparaissent, il faut bien que tous puissent s'exprimer ; et la joie n'en est que plus grande alors de les découvrir.

Tous ces salons de jeunes permettent de fructueuses confrontations, et l'un des derniers, le salon "Comparaisons", ateste de la diversité des tendances de l'art contemporain — c'est bien pour quoi il semble qu'il n'est possible de parler actuellement d'une "Ecole de Paris" que si l'on entend exclusivement par là que la plupart de ces jeunes peintres se sont formés à Paris, par des maîtres Parisiens — encore qu'un nombre important d'entre eux, et parmi les plus grands, soient et demeurent des provinciaux (tels Guerrier, Cottax, Cueco, etc...). Mais ces peintres sont engagés dans des recherches tellement opposées que ce terme d'Ecole de Paris, en ce qu'il sous-entend d'homogénéité, leur convient assez peu.

Les tendances essentielles de la jeune peinture sont actuellement la tendance figurative et la tendance non-figurative, radicalement opposées sur le plan technique comme sur le plan philosophique et humain.

L'art figuratif s'inspire de la nature, que le peintre traduit selon son tempérament et dans le sens de sa vision personnelle du monde. L'art non-figuratif ignore complètement la nature, et crée un univers de formes, de rythmes et de couleurs aux suggestions parfaitement subjectives. Entre les deux, une tendance intermédiaire considère les données de la réalité comme un simple point de départ vers un monde plastique fait de symboles ou d'allusions.

Chacune de ces tendances possède ses grands artistes. Il n'est pas possible de faire table rase de l'une ou de l'autre ; chacune fait partie intégrante de l'art moderne. Mais il est permis de prendre parti pour l'une ou l'autre.

Or si l'art non-figuratif possède dans la peinture contemporaine une très grande importance, s'il a influencé le système de vision et le mode d'expression de l'artiste, il ne pénètre dans l'ensemble qu'un monde assez superficiel de sensations et d'impressions. La véritable profondeur humaine, la véritable songe vivifiant de la peinture, c'est l'art figuratif qui l'apporte.

La jeune Ecole réaliste française s'est depuis quelques années singulièrement enrichie, et elle comporte plusieurs noms déjà universellement connus. Beaucoup d'artistes lui appartenant ont brisé la cage rigide qui les étouffait, et lui ont fait respirer le vent du large. Elle continue la tradition

picturale française, tout en portant en elle la richesse de notre temps et les promesses de notre avenir. C'est à elle que nous nous attacherons particulièrement dans cette enquête sur la Jeune Peinture qui commence aujourd'hui.

•

Quel monde préoccupe aujourd'hui les jeunes peintres ? Quels sont leurs thèmes favoris ?

Il est difficile d'établir des cloisonnements pour les définir, d'autant plus que chaque artiste en général s'intéresse aussi bien aux natures mortes qu'aux paysages ou aux nus. Aujourd'hui, le peintre voit en effet l'objet qu'il a devant lui, quel qu'il soit, comme une même "matière à peinture", et non pas un objet ayant une identité propre, donc susceptible d'être vu avec une optique particulière. C'est à Manet que l'on doit, entre autres, cette nouvelle forme de compréhension plastique.

Cependant, si l'on visite un salon de jeunes, certains thèmes reviennent constamment, et s'imposent à l'esprit.

La nature morte, d'abord, qui conserve toujours les lettres de noblesse qu'elle a acquises dans toute la peinture française. C'est plus que jamais cependant depuis Manet et Cézanne que les peintres savent qu'une bouteille ou une orange peuvent porter en elles toute la beauté et tout l'amour du monde.

Minaux, Rebeyrolles, Cuoco, Lilmouse, etc..., en témoignent aujourd'hui, les deux premiers avec la matière picturale la plus triomphante, le troisième avec la simple et rustique grandeur de Chardin, le quatrième avec le feu de sa couleur.

Le paysage est également toujours à l'honneur : puissantes forces naturelles de Pignon, tendres vergers de Garcia-Fons, harmonieux et mélancoliques villages d'Éliane Thollier, et puis Despierre, René Gonis, Pressmane, Guerrier, de Gallard, Guy Bardone, Cottavox, etc... Mais aussi paysages urbains, tristes ou fulgurantes géométries : Commère, Risos, Nicolas de Stael, Buffet... Paysages

industriels et mécanisés (l'exposition l'âge mécanique mériterait Commère, Carzou, Jacus, Gérard Singer... Enfin, ce paysage propre à notre sensibilité contemporaine que constitue la ville nocturne, auquel se consacre Fleury.

Un genre enfin est particulièrement digne d'intérêt et nouvellement chargé de sens. Ce sont les œuvres que l'on pourrait réunir sous le terme de "scènes de la vie quotidienne", mais qu'il semble plus juste d'appeler simplement "la vie". Il s'agit bien en effet d'une enquête aux sources de la vie à travers la geste la plus quotidienne ; geste de la misère ou du malheur, geste de l'amour ou de la joie, de l'attente, du repos ou du travail.

Ce genre, dont l'équivalent était autrefois appelé avec une nuance de mépris, "le genre", était considéré comme mineur. Il semble être devenu dans la peinture moderne, le genre majeur.

Il remplace en un certain sens le portrait, qui intéresse moins les peintres en raison peut-être de sa tendance au particulier ; ce qui les attire, ce n'est pas l'expression particulière et unique d'un individu — la photographie est là pour cela — mais ce qu'une attitude peut avoir de commun à tout le genre humain, l'intensité de sa charge d'humanité. L'artiste, de nos jours, recherche, au-delà du détail particulier qu'il néglige, l'universel — attitude qu'il conserve aussi bien d'ailleurs face à une nature morte ou un paysage que face à un personnage. C'est ainsi que dans cette peinture de "la vie", tout côté anecdotique a disparu. L'artiste cherche à éterniser les moments les plus simples de la vie des êtres : un mouvement, une attitude, un échange de gestes, qu'il nous présente sous un angle inhabituel pour créer en nous le "choc", et dont il veut nous faire percevoir la signification profonde et cachée. Il nous restitue par là l'étonnant mystère qui se cache dans les gestes de la vie quotidienne.

Citer ces peintres, c'est citer des noms parmi les plus grands de la jeune peinture : Thompson, du Janseraud, Hélène Girard de l'Aln, Janseraud, Françoise Gilot, Tisserand,

Rodde, Simone Dat, Luc Simon, Françoise Adnet, etc...



Ces différents thèmes, les jeunes peintres les abordent avec leur sensibilité et leur technique, qui sont très diverses, mais où l'on peut tenter quelque classification, arbitraire comme toutes les classifications.

Certains s'attachent à un réel strict, où toute l'intensité évocatrice naît de la qualité de la matière picturale. Le meilleur exemple en est probablement Minaux, et aussi Rebeyrolles. Chez d'autres, comme Despierre ou Rodde, la volonté de construction l'emporte, et soumet à ses lois les données de la réalité. Cette tendance frôle bien souvent l'abstraction, dont elle subit incontestablement la tentation, chez Simone Dat ou Gérard Singer par exemple. D'autres, les peintres de ce qu'on appelle le réalisme poétique, font baigner leurs objets ou leurs personnages dans une atmosphère de suggestion poétique, tels Commère, Pollet par exemple, ou bien opèrent une véritable transposition poétique du réel, comme Carrou ou Luc Simon. On pourrait à leur sujet poser la question qui fut posée récemment à de jeunes cinéastes : un néo-romantisme est-il actuellement en formation ?

Les peintres du réalisme expressionniste tiennent eux aussi une place importante dans la jeune peinture. Ils procèdent à une véritable déformation du réel, et ne répugnent pas parfois à une certaine tendance à la caricature pour exprimer avec plus de force le tragique de la condition humaine : tels sont, entre autres, Tisserand, Buffet, Janssen...

Enfin, les peintres naïfs ont toujours leur place et leurs admirateurs. Fignolant avec amour le moindre détail, ils nous restituent une certaine pureté enfantine de vision : tels sont, entre autres, Caillaud, Bauchant, Lagru.

Toutes ces distinctions sont, bien entendu, assez artificielles. Elles sont cependant parfois nécessaires pour faire le point. Elles nous permettent de constater quelle est la valeur et la richesse de la jeune peinture figurative. Solidement enracinée dans la tradition du réalisme pictural français — il faudrait un jour faire le bilan de tout ce qu'elle doit à Manet et à Cézanne — cependant pleine de vie et de forces nouvelles et fécondes, elle opère la continuité entre le passé et l'avenir, dont on peut bien augurer, s'il est à la mesure des promesses du présent.

Colette AUBIEN.

CINÉMA

Gabriel VIALLE

« GOHA » — « TRIPES AU SOLEIL » « LA TÊTE CONTRE LES MURS »

Particulièrement chargée en œuvres importantes : il s'agit de œuvres marquantes (1) la saison. Goha », de « Tripes au soleil » cinématographique 58/59 à Mar-et de « La tête contre les murs », seille se prolonge et nous apporte De « Goha », film franco-tunipour ses derniers jours trois filmassien, présenté au public marseill-français qui, à des titres divers et par le réalisateur Jacques et assez contradictoires, sont des Baratier, il faut avant tout pré-

ciser les limites. Il s'agit d'un conte poétique tiré par le Libanais Schéhahé du « Livre de Goha le Simple » de Adès et Josipovici, mis en images par Baratier et son opérateur Bourgoïn et accompagné d'une musique de Ohana : Arable des Mille et Une Nuits, conventionnelle et pittoresque. Quelques gaucheries, quelques longueurs n'enlèvent à ce conte ni sa naïveté, ni son charme un peu éœurant semblable à celui d'un rahatiokoum ou d'un parfum de souk !...

Il est cependant regrettable que — par goût et par conviction personnelle — un jeune réalisateur français, accueilli avec confiance et amitié par le gouvernement et le peuple tunisien, ne ramène que cette imagerie traditionnelle alors que les réalités maghrébines sont assez loin de cette poésie là et méritent de constituer un sujet de film. On se prend à rêver à ce qu'un Resnais ou un Franço aurait fait dans les conditions qu'a connues Baratier (2). Cela dit, il n'est pas question de nier la valeur distractive de « Goha » qui est certaine. Il est juste aussi de trouver en filigrane de ces images l'avis de naissance d'un nouveau cinéma national duquel nous attendons maintenant des œuvres authentiquement et complètement originales.

La première vision de « Tripes au soleil » dernier film de Claude Bernard Aubert laisse une impression de raté, de boursoufflé et de ridicule, d'autant plus regrettable que le sujet traité — le racisme et ses conséquences — est d'une actualité brûlante et qu'on voudrait louer sans réserve le courageux réalisateur qui ose l'aborder. A la réflexion, on est cependant amené à se demander si l'outrance et le ridicule du film ne sont pas voulus, prémédités, pour accuser plus encore le préjugé racial qui — avant d'être odieux et assassin — est lamentablement ridicule. Des hommes, parce que leur peau est claire, seraient supérieurs à d'autres, de pigmentation noire, jaune, rouge ou simplement basané !...

On n'ignore pas que tout a été mis en œuvre pour empêcher le film d'avoir une carrière normale : interdiction totale, d'abord, commuée ensuite en interdiction aux moins de 16 ans, interdiction d'exportation et de projection dans les départements et territoires d'Outre-Mer, manifestations fascistes lors de la sortie du film, à Paris, puis à Marseille (4).

On comprend d'ailleurs ces oppositions car le réalisateur, non seulement pose le problème du racisme mais encore expose très clairement aux spectateurs le processus détaillé d'une provocation raciste encouragée par la veulerie et l'inefficacité de la police et de la justice. Il aggrave son cas en faisant crier par un ancien combattant mutilé sa propre balne de la guerre : ce qui nous vaut un des meilleurs passages du film, avec les scènes montrant le déchainement hystérique des blancs. L'efficacité en est d'ailleurs renforcée par une technique offrant une grande place à l'image-choc et à la séquence-choc : que l'on songe à la scène du jeune blanc jetant à la foule soudain muette sa jambe artificielle. Certains de ces effets-chocs ont une valeur en eux-mêmes, sans rapport direct avec le récit mais ajoutant à la tension. On classera dans cette catégorie le sermon « science-fiction », le petit orphelin jouant au ballon avec un crâne humain, les deux enfants dévorant des vers crus ou encore les mains de l'obèse commerçant chinois caressant les jambes nues de la consentante épouse de l'architecte. Toutes ces images ou séquences font penser à Luis Buñuel ce qui n'est pas un mince éloge !...

Mais ce souci de secouer le spectateur, de le prendre « aux tripes », a conduit C. Bernard Aubert à un parti-pris de recherches dont certaines ne sont ni originales ni réussies. C'est le cas de la trop longue introduction où — sous prétexte d'une exposition originale — le réalisateur et le dialoguiste nous infligent une parodie des voyages touristiques qui finit par tourner au sketch de chansonniers.

Par un curieux effet de symétrie, la fin du film est tout aussi mauvaise que le début. Le coup de théâtre et le symbole que prétendent contenir les dernières images sont ridicules et irritants.

La musique est signée André Hodeir (un prophète du jazz « hot ») : elle se veut envoûtante et ne réussit qu'à être lassante, par l'abus de la batterie et l'emploi systématique des chœurs (5).

On regrettera enfin une certaine incohérence dans la narration, une grande maladresse dans la direction des acteurs et une fâcheuse série de concessions commerciales : images qui se veulent érotiques, que ne justifient pas les références au climat et à l'ambiance de l'imaginaire Cicada, cadre de l'action et qui ne réussissent qu'à être vulgaires.

Mais tous ces défauts, réels, et qu'il serait malhonnête de minimiser, ne doivent pas nous cacher le caractère de véritable « metteur en scène » que possède Cl. Bernard-Aubert et qui transparait d'un bout à l'autre du film. Enfin et surtout, il faut reconnaître les efforts sympathiques d'un jeune pour rendre public un sujet dont l'importance n'échappe à personne, au moment où aux massacres des Antillais par les « Teddy Boys » londonniens correspond l'attentat contre l'écrivain noir Oyono par les fascistes de notre pays. Qu'à ces efforts ne corresponde pas une absolue réussite, c'est incontestable, et c'est dommage. Mais Claude Bernard-Aubert mérite malgré tout nos félicitations pour avoir stigmatisé une des plus stupides et des plus cruelles tares de l'humanité et aussi pour avoir — involontairement, bien sûr — attiré l'attention sur les procédés, avoués ou occultes, de ceux que gêne la voix des hommes vraiment dignes de ce nom.

Dans « La tête contre les murs », par lequel Georges Franju accède au long métrage (6), je n'hésite pas à saluer le meilleur film français de la saison, jugement motivé tant par le contenu que par la réalisation. Le problème posé est celui des

malades mentaux (120.000 reconnus dans notre pays), des méthodes de traitement, des hôpitaux psychiatriques et de la dramatique insuffisance des crédits dont ils disposent. Se greffe à ce documentaire le problème humain de l'être normal arbitrairement interné à la requête familiale. On aborde aussi, plus superficiellement, la question des conceptions divergentes du traitement des aliénés.

La première constatation est que, jamais, nous n'avons affaire à un exposé didactique ou à un sermon : nous sommes loin de Cayatte !... Franju plonge le spectateur au sein de son univers halluciné, sans truquer — par omission ou par amplification — la vérité qui en est d'autant plus atroce.

L'asile est un véritable asile, les figurants sont d'authentiques aliénés, et les cris, les gémissements qui servent de fond sonore ont été enregistrés « sur le vif ». Et pourtant Franju ne se contente pas de ce caractère documentaire. S'il est un film prémédité, élaboré, c'est bien celui dont nous parlons. Comme les terrains vagues de Vannes contrepointaient l'univers hallucinant des abattoirs dans « Le sang des bêtes » ; comme les quais de la Seine et les vols de pigeons ajoutaient à l'horreur latente de l'« Hôtel des Invalides » et de ses théories de mutilés, la nature renforce par son calme et sa poésie l'impression atroce que cause dès la première image l'asile où est enfermé François Gérard, victime de la haine paternelle. Ce sont les grandes plaines picardes qui font paraître plus hauts les murs et plus impossibles les évasions. Ce sont les immenses futaies que longe un insolite chemin de fer Decauville, symbole des départs qui n'aboutiraient nulle part puisque, toujours, les murs, les barbelés, les grillages, les portails barrent l'horizon (Il n'est d'ailleurs pas dans ce film une image où n'apparaisse un mur, ou une clôture quelconque). C'est aussi, après la séquence épouvantable du forcené maîtrisé par les infir-

miers-catcheurs dans le fracas insupportable de la sonnerie d'alarme, la trouvaille du chant d'oiseau troublant seul le silence enfin retrouvé.

De par la construction qu'il a donnée à « La tête contre les murs », Franju pose d'autre part un problème dépassant celui qui constitue l'essentiel du film. Cet autre problème — vaste et qui nous concerne tous — comporte une seule question : où est la vraie folie ? Dans les asiles où dans le monde réputé normal et sain d'esprit ?

Encadrant les séquences centrales de l'asile, nous avons deux séries de séquences situées, les unes dans une équivoque péniche où évoluent des couples homosexuels, incestueux ou adultères, les autres dans une ville en proie aux enseignes lumineuses, aux autos frôlant les piétons et — plus tard — dans un tripot enfumé.

Et la folie omniprésente est admirablement visualisée par les trois rondes marquant les trois parties du film. La première est celle de l'engin sur lequel le héros s'entraîne pour le moto-cross. La seconde est celle des fous pour qui le rondeau enfantin est le seul moyen de contact avec une existence presque humaine. La troisième, enfin, est celle de la boule à laquelle sont suspendus les regards des parleurs.

Les intentions de Franju ont été admirablement servies par toute l'équipe. Les acteurs (J.-P. Mocky — un Jean Servais en puissance : la ressemblance physique est d'ailleurs étonnante — Anouk Aimée ; Pierre Brasseur et Paul Meurisse — les deux psychiatres aux conceptions divergentes — Charles Aznavour — une révélation, dans un rôle de doux épiléptique) ne cabotent jamais : preuve du grand pouvoir exercé par le réalisateur. Des techniciens on distingue deux noms. D'abord celui de Shuftan, célèbre chef-opérateur (Quai des Brumes lui doit des images légendaires) qui a fait des merveilles avec les hautes murailles, les couloirs obscurs, les cloisons blanchies à la chaux et

les silhouettes sombres des pensionnaires ou blanches du personnel médical. L'autre nom à retenir est celui de Maurice Jarre (7) dont la musique est une de celles qui ne s'oublient pas. Les quelques notes qu'égrène un piano lors du cambriolage par François du bureau paternel (notes que l'on entend plus tard lors de la séance de narco-analyse, quand le héros évoque la mort de sa mère) ; les rythmes implacables de la percussion, admirable commentaire du vertigineux générique inscrit sur un seul et complexe mouvement de la caméra, les stridences quasi-concrètes des scènes de l'asile et l'insupportable marche funèbre ne sont que les pages les plus remarquables d'une partition absolument sensationnelle.

Je m'étendrai sans peine sur ce film aux innombrables réserves mais je dois arrêter cet article qui reste incomplet (pas un mot sur l'antimilitarisme ou l'anticléricalisme qui surgissent à plusieurs reprises !...) et qui ne suffit sans doute pas à souligner l'inestimable valeur d'un film qui fait honneur à son réalisateur et au cinéma français tout entier.

Un conte, une fresque en partie ratée mais révélatrice, un constat implacable : trois œuvres dont la valeur réside dans des aspects très divers, mais dont les constantes pourraient fort bien être l'honnêteté et le souci de recherche formelle. Souhaitons que la première de ces constantes devienne générale chez nos metteurs en scène, et que la deuxième soit toujours mise au service de sujets ayant un contenu humain et social. Ainsi la « nouvelle vague » cinématographique donnera à notre pays des œuvres marquant un renouveau qui — lui — ne sera pas synonyme de régression, mais au contraire, de liberté, d'émancipation et de courage.

G. VIALLE.

(1) Un bref bilan s'impose. De « En cas de malheur » (où Autant Lara, Bost et Aurenche succombent sans espoir de résurrection aux prestiges de la « nou-

velle vague ») à cette si insolite « Loi », du décevant « Mon Oncle » aux dangereux « Tricheurs » (Carné trichant aussi sur son âge ! c'est pour le seul cinéma français plus de dix œuvres qu'il faudrait citer, tandis que d'autres pays ont été représentés sur nos écrans par « L. 7° Sceau », par « Sommarlek », par « Chronique des Pauvres Amants », par « Othello ».

(2) Baratier que j'interrogeais le soir de la première m'a déclaré qu'à son avis les metteurs en scène français ne sont pas concernés par les problèmes d'Afrique du Nord. Il estime qu'on a trop vu de films engagés et que le public « en a assez ». Ce qui l'intéresse ce n'est pas de soutenir une thèse ni même de raconter une histoire il pense que le cinéma doit « communiquer des impressions »... On ne permettra de ne pas être d'accord, un film n'ayant à mes yeux une valeur qu'autant qu'il traite un problème, en 1959 plus que jamais.

(3) Ancien d'Indochine C. Bernard-Aubert a réalisé voici quelques années un film sur la guerre contre le peuple vietnamien, film qu'il méditait d'appeler « Patrouille sans espoir ». La Commission de censure fit transférer ce titre en « Patrouille de choc ».

(4) Le procédé ne brille pas par l'originalité : déjà — avant guerre — « L'Age d'or » de Luis Buñuel avait subi les assauts imbéciles et haineux de ceux que choquait son non-conformisme. Accusée de « troubler l'ordre public » la projection en avait été interdite : c'est ce qu'on a cherché pour « Tripes à soleil ».

(5) On note même un contre-sens criant, la musique qui accompagne la séquence de la « surprise-party » ne correspond pas à celle que devraient faire entendre les instruments montrés sur l'écran.

(6) F. Franju a signé une dizaine de courts métrages dont on retiendra les titres suivants : « Sang des bêtes », « Hôtel des Invalides », « M. et Mme Curie », « Le grand Méliès ». Son premier long métrage sera suivi d'un film d'épouvante : « Les yeux sans visage », en cours de tournage.

(7) Maurice Jarre surtout connu par ses musiques de scène au T.N.P. a déjà collaboré avec Franju pour « Hôtel des Invalides ». Les questions de musique concrète et de stéréophonie l'intéressent beaucoup : sa musique de scène pour « Nucléa », sa « Stéréophonie pourpre - Mouvements en relief » — créée au Festival d'Aix en 1953 sont l'illustration de ses recherches.

LE GRAIN QUI LEVE

Pour qui hante, un tant soit peu, la jeune poésie, les taxes, à elle faites, de pessimisme, d'obscurité, d'anarchie dans la forme, d'alignement servile sur quelques grands noms sont choses conlumièrees.

Nous-mêmes, déjà, avons ici mis en garde contre un certain débraillé poétique.

Aussi, sommes-nous particulièrement sensibles à toute tentative susceptible d'échapper ou moins en partie, aux habituels reproches.

Dans les deux plaquettes (1), l'Horizon s'affirme et l'Orgue solaire de Robert Amat, il est certes possible de trouver certains des défauts cités. Nul doute, on a été, surtout dans le premier recueil, sous l'influence de Rimbaud, d'Apolinaire, d'Aragon et, çà et là, Jarry montre bien le bout de l'oreille. Par endroit, la clarté souffre sous les vocables recherchés, scientifiques.

Mais, en contre-partie un authentique tempérament de poète se révèle, un grain lève.

C'est là l'essentiel.

Déjà, dans la première plaquette, on peut citer :

« Des vallées où s'ensoleillent
« Les cuves mûrissant le vin. »

Ou encore :

« Peut-être est-ce sur nos lèvres
« Que va se poser le temps. »

Dans la seconde plaquette, l'Orgue solaire, il semble que le poète ait accédé à un domaine supérieur, mieux dégagé des influences.

Un souffle indéniable anime cet orgue à la fois baroque et familier, insolite et tendre, pudique et débridé.

Nous sommes, avec R. Amat, en présence d'un cas poétique, témoins d'une vision irriguée des larmes et de la joie de la vie même.

Ce qui fait, en outre, la valeur de l'Orgue solaire c'est la faculté de faire rêver, propre à certains poèmes comme par exemple cet

écho de la simple voix du fils à la terre :

« Donne-moi la fureur du sang,
Les lèvres des fruits de l'au-
[somme,
La glèbe lourde sous les pieds... »

C'est bien, il faut le souligner, quand le poète consent à quitter les espaces sidéraux pour se mettre à hauteur d'homme qu'il me semble le plus émouvant.

Ce qui est certain, en tous cas, c'est le grain du poète qui, même éparpillé, a des chances pour la vendange.

Et ce ne serait déjà pas un moindre honneur que d'y avoir contribué en ces temps piégés, pour la poésie qui se fait, de lucre ou d'indifférence.

J. G.

(1) Coll. Les Poètes présents, Grassin éditeur, Paris.

POEMES D'EHRENBURG

On connaît l'œuvre romancée d'Ehrenbourg et de nombreux ouvrages de l'écrivain soviétique ont été publiés en France (La Chute de Paris, la empête, le dégel). Son œuvre poétique est moins connue. Les éditions Pierre-Jean Oswald comblent en partie cette lacune en publiant l'Arbre, suite de poèmes dont les plus anciens datent de Paris 1938 et les plus récents de 1945. L'arbre dont il est question est ici le symbole de l'espoir planté au cœur de l'Europe en perdition.

Nous y trouvons, dans une poésie de circonstance transposée, la voix d'un homme qui n'a jamais douté de la fin de l'épreuve. Au moment les plus dramatiques de l'histoire Ehrenbourg n'a jamais douté de la résurrection de la France, de Paris : « La beauté sauvera le monde ». Puls le thème s'élargit : C'est à l'Europe qu'il s'adresse. Histoires, souvenirs,

biographies se mêlent jusqu'au jour de la victoire où résonne la clameur de cent capitales qui battaient des mains et qui dansaient. Jusqu'à cette permanence de l'arbre qui clot le recueil en un dernier poème :

L'Arbre n'est pas la vue sur la
[beauté des branches
Il y a dans l'arbre une destinée,
[une constante
Je m'en irai, ils resteront faire le
[guet
Ils diront la fin, j'avais commen-
[cé de parler.

Je ne sais si le public français préférera le poète au romancier. Il y a peut-être des beautés dans le texte original traduit par Benjamin Goriely. Déjà auteur difficile et peu inspiré d'une traduction du Nuage en pantalon de Malakowsky, Goriely traduit du russe. Au lecteur français de traduire du Goriely.

J. M.

MALEK HADDAD

Malek Haddad — 32 ans — écrivain algérien contraint à l'exil en France depuis 1955, vient en six mois (1^{er} juillet 58 - 1^{er} janvier 59) d'attirer sur lui les flashes de l'actualité en publiant coup sur coup deux romans étonnants : « La dernière impression » et « Je t'offrirai une gazelle ».

Aujourd'hui, écrit-il, les romans ne sont plus dans les livres. Déraciné, implanté dans le malheur, dans l'espoir, l'auteur a su grâce à un perpétuel battement de temps, d'espace, de dimensions, grâce à un langage, un chant particulier, éclairer ses personnages d'une lumière à la fois réaliste, poétique, symbolique. Romans ? Poèmes ? Je ne sais. Mais une voix pleine de la tendresse virile qui n'appartient qu'aux forts. Une voix dans un monde, notre monde accablé, incohérent, qui sait parler avec une justesse déchirante de l'amour, de la liberté.

Dans « La dernière impression », les symboles abondent, qui expliquent et situent le problème des rapports de la France et de l'Algérie : le choix du combattant, le pont qui saute, l'amour mutilé de l'algérien et de la jeune française. Après les tourmentes, les deuils, les ruines témoignent de l'horreur mais aussi de l'espoir. « La dernière impression » est celle qui laisse son espace à la vie. Il faut avoir beaucoup de souvenirs pour avoir beaucoup d'espérance.

Battements aussi de temps divers dans « Je t'offrirai une gazelle » dont l'histoire se passe à la fois dans les sables du désert et les rues de Paris. Un chauffeur saharien a promis de rapporter une gazelle à sa bien-aimée, mais les gazelles ne se laissent pas prendre et le malheur a raison de l'amour. A Paris, le romancier qui écrit cette histoire rencontrera une femme qui, à la lecture de ces pages, découvrira son amour.

Mais l'auteur n'a rien d'autre à lui offrir qu'une gazelle empaillée.

La poésie, l'amertume, la dérision, l'humour triste coexistent. Des harmoniques se réveillent. Chacun de nous dans son Sahara personnel traque sa gazelle. Elle est réelle et lointaine. « Le bonheur est un sport violent. »

J. M.

KATEB YACINE

Signalons en librairie la parution du théâtre de Kateb Yacine dont la première pièce « Le cadavre encerclé » paru en 54 dans la revue Esprit et dont l'« Action Poétique » publia en son temps un fragment. Augmentée de deux autres pièces « La poudre d'intelligence » et « Les ancêtres recourent de férocité ». Le recueil se présente comme la somme théâtrale du dramaturge algérien. (Ex-couvrier agricole en Camargue avec Malek Haddad), dont il est parlé plus haut.

Le théâtre de Kateb Yacine (dont le cercle de repréailles vient d'être représenté pour la première fois en novembre 1958 à Bruxelles avant d'être rejoué à Paris) est une illustration du réalisme poétique, du tragique moderne qui dépasse de loin le réalisme superficiel et objectif pour accéder « d'une manière plus souterraine » aux endroits de pointe, en ses nœuds sensibles que seuls les poètes ont le pouvoir de déceler et de cerner. »

« L'œuvre théâtrale de Kateb Yacine est un cas exemplaire de cette tragédie moderne... par quoi l'art, en l'occurrence l'art théâtral essaie d'approcher le monde, de le concilier à lui-même et peut-être d'éclairer aussi le destin commun de tous les hommes » (préface d'Edouard Glissant).

Il faut entendre le cri violent de Yacine un très grand auteur.

J. M.

Il a fallu Mao-Tsé-Toung, dirigeant politique, philosophe et poète pour que la poésie chinoise moderne passe le cercle restreint de ses spécialistes. Avec le recueil d'AI-Ts'ing « Vers le soleil » (Seghers - Collection "Autour du monde") nous faisons un pas de plus. Nous en remercions Alice Ahrweller, remarquable adaptatrice d'une traduction de Li-che-Houa.

AI-Ts'ing, nous dit la présentation, est né en 1910. Après ses études secondaires, il fréquente une école de peinture, puis part pour la France. En 1932 il rentre en Chine. Il fait trois ans de prison pour ses opinions politiques et écrit, dans le même temps, ses premiers vers. Dès lors il participe de très près à la vie politique de son pays. Son œuvre, à la fois imprégnée des enthousiasmes du jour et de la vieille pensée chinoise, représente la rencontre de deux humanismes, se situe dans la double perspective de la Tradition et de la Révolution.

Les poèmes rassemblés font ressortir l'évidence d'une telle appréciation et l'unité du résultat. Ce n'est l'un des moindres intérêts de ce recueil, outre l'intensité de l'émotion ressentie, sa justesse, sa simplicité, sa "largeur", que de nous révéler combien les plus grands parmi les poètes asiatiques (car la très belle "Anthologie de Poésie Japonaise" que vient de publier Seghers démontre un même souci chez les plus récents poètes japonais) ont réussi à rassembler, à fondre en une seule et même démarche leur propre héritage national et les plus importantes acquisitions de la poésie mondiale.

Il faut lire AI-Ts'ing. Il faut lire « Rivière à la grande digue » pour comprendre ce qu'est une poésie qui coule de source.

H. D.

NAISSANCE DE LA POESIE FRANÇAISE

Etude et Anthologie de Pierre Daix, avec la collaboration de

Guillevic, Charles Campreux et René Lacôte. Tout jeune poète, tout amant de la poésie, tout étudiant des lettres françaises se doit de lire cet ouvrage. Non seulement parce qu'il y trouvera une leçon de modestie dans l'étude, d'efficacité dans la compréhension des textes, mais surtout parce qu'il y puisera une grande leçon d'amour. Des balbutiements aux chansons de geste, des troubadours aux romans du Nord, de Roland à Renart, ce livre est un chant d'amour à la France, un hymne à son peuple, une marque de confiance. Il vient à son heure.

Un souhait : la très belle édition du Club des Amis du Livre Progressiste n'est pas accessible à tous ceux qu'elle attire, il serait bien qu'une nouvelle édition le soit.

H. D.

COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES POETIQUES

Créé au cours des Biennales Internationales de Poésies 1954 le « Centre » a pour but de susciter, de réunir et de communiquer des études de haute qualité sur les problèmes que pose la poésie.

Le "Courrier" souhaite établir l'indispensable correspondance entre ceux qui estiment que la poésie a sa place dans l'ordre général des connaissances et des activités humaines, de même que sur l'échelle des valeurs les plus diverses et les plus fondamentales de notre civilisation.

Ainsi s'exprime la présentation. Regrettons en passant de voir reprendre dans une publication de cet intérêt un critère comme celui de « notre civilisation ».

Le numéro double 25-26 que nous venons de recevoir a pour thème général : « Action et contemplation dans la poésie contemporaine » et rassemble trois études : l'une de Manuel Duran, écrivain espagnol réfugié au Mexique, l'autre de Pierre Garnier, un

des meilleurs connaisseurs de la poésie allemande parmi les jeunes poètes français, la dernière enfin d'Edgar Bailey, poète argentin de grande valeur.

Nous passons du Domaine Hispanique au Domaine Allemand et terminons par des généralités sur « la réalité poétique ».

Je ne suis ni Manuel Duran ni Pierre Garnier dans leur tentative d'élucidation des buts et moyens de la poésie, dans leur classification des poètes. L'un situe les poètes contemporains de langue espagnole par rapport à leur position devant un « existentialisme nihiliste » qui lui paraît définir la crise de l'homme d'aujourd'hui ; l'autre fait un large tour d'horizon net et d'une violence sous-jacente de bon aloi, Pierre Garnier a l'air très sûr de lui. Il caractérise ainsi la géographie de la poésie d'aujourd'hui « Hautes solitudes et mouvements de vallées ».

Je ne partage pas ses opinions. J'y reviendrai avec force. Quelles que soient les réactions que soulève un tel ensemble il a du moins le mérite d'être vivant, à fleur de peau, d'aborder les problèmes qui nous touchent. Ce ne fut pas le cas de tous les numéros du « Centre ».

Un regret : ne pas voir plus souvent, dans cette série, exprimer les positions des poètes plus « engagés ».

H. D

POESIE NON TRADUITE II

Recueil de traductions paru chez Gallimard il y a quelques semaines. Il y a là un talent certain d'adaptateur. Mais la haine s'étale en plusieurs endroits. Or, je hais la haine et les mauvaises odeurs. Passons.

H. D

- Marc Braet est un poète belge d'expression flamande. Il dirige une jeune revue et a déjà publié plusieurs recueils.
- Jean Perret est un poète de Grenoble. Le poème que nous présentons est le premier qu'il publie.
- Michel Boldych, Pierre Guidi et Yves Vecchiani sont de jeunes poètes du groupe de l'A.P. Leurs poèmes sont parmi les premiers qu'ils publient.
- « Sortie de Secours », la revue de nos amis Alain Tortra et Luc Boltansky, prend un nouveau départ. Nous lui souhaitons pleine réussite.
- « Il Gesto », revue internationale des formes libres. Dans le numéro 4 à paraître : Art interplanétaire. Textes, manifestes et reproductions de E. Jaguer, Baj, Verga, Ivo Michiels, Farfa, Aneschi, Raoul Hausmann, Recalcati, Fontana, B. Dal Fabbro et la formule universelle de Mario Viscardini. Rédaction : Enrico Baj - via Teulliè 1 - Milano.
- La revue « Le Pont de l'Épée » décernera en fin d'année le prix Aloysius Bertrand. Ce prix est ouvert à tout recueil ou suite de poèmes en prose, publiés ou inédits, sans exclusive d'esprit. Si l'ouvrage primé est déjà publié, son auteur recevra la somme de 10.000 francs. S'il est inédit, le prix consistera en sa publication dans « Le Pont de l'Épée ». Le Jury est constitué par Raoul Bécousse, Marcel Beuret, Raymond Busquet, Pierre Chabert, Guy Chambelland, Bernard Dumontet et Louis Guillaume.

Début septembre, à Paris, librairie « Le Soleil dans la tête » (Jean-Jacques Lévêque), une partie de l'équipe « Action poétique » signera le dernier numéro paru.

COLLECTIONS
"ALLUVIONS"
"RIVES-NEUVES"

Dans le cadre de ses numéros spéciaux, l'Action Poétique a créé deux collections poétiques ouvertes aux jeunes poètes : "Alluvions" qui édite des recueils d'auteurs, dont certaines œuvres ont déjà été publiées en revues et en plaquettes, et "Rives-Neuves", réservée aux jeunes poètes inédits.

Dans les conditions actuelles, les jeunes poètes publient à compte d'auteur, chez les éditeurs spécialistes, et l'on sait ce que cela signifie. Nous sortirons les recueils acceptés à des prix d'imprimeur.

"ALLUVIONS"

Paru : *Nécessité Vertu* Henri DELUY
(épuisé)

A paraître : *Poèmes* Sembene OUSMANE
Poèmes Jean TODRANI
Notre temps Jean MALRIEU

"RIVES-NEUVES"

Parus : *Ville ouverte* JO GUGLIELMI
Parcours possible Alex CHAZAL
Poèmes Jacques ROUET

Jeunes poètes, Jeunes écrivains envoyez-nous vos poèmes, nouvelles, articles, contes, etc. Nous attendons vos remarques, suggestions, critiques. Ecrivez-nous

Gérant responsable : Anne-Marie DELUY
21, boulevard Gariel - Marseille (4^e)

action poétique

COMITE DE REDACTION

Henri DELUY - rédacteur en chef

Gabriel COUSIN - André LIBÉRATI - Jean MALRIEU

Gérald NEVEU

Secrétaires de rédaction

Pierre GUERY - Jo GUGLIELMI

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Outre ses collections "Alluvions" et "Rives Neuves", elle publie une revue qui paraît quatre fois par an et qui s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle a besoin de vous. Les conditions actuelles de la poésie sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

AIDEZ LES POETES A PRENDRE LEUR ESPACE !

Le numéro : 300 F.

Abonnement : 4 numéros : 1.000 F.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 2.000 F.

4 numéros plus trois gravures ou bois originaux : 5.000 F.

Rédaction - Administration

Henri DELUY, 21, boulevard Garibaldi - Marseille (4^e)

C.C.P. H.D. Marseille 249451

Dépôt légal n° 29/57